

Sémantique et doctrine de la proposition: Hobbes inconciliable avec la tradition terministe?

MARTINE PÉCHARMAN

Summary: Hobbes' logic is sometimes viewed as an awkward attempt to use analytical tools borrowed from the medieval terminist tradition. This paper shows the incompatibility between, on one hand, the semantics involved in the Hobbesian doctrine of names and propositions, and, on the other, the Porphyrian understanding of semantics that (among others) Buridan inherited. The paper goes on to argue, however, that the break with tradition manifested in Hobbes' systematic rejection of the Porphyrian model, in fact constitutes the means by which Hobbes renewed the central importance of terminist logic.

1. Introduction

La logique étudiée par Hobbes à Oxford au début du XVII^{ème} siècle¹ n'est pas une logique dominée par l'étude des *proprietaes terminorum*, bien que les *Summulae Logicales* de Pierre d'Espagne ou la *Summa Totius Logicae* de Guillaume d'Ockham se trouvent alors constamment rééditées². Les manuels de logique les plus répandus durant cette période omettent en général de consacrer un développement aux définitions spécifiques des traités terministes, et leur éventuelle lecture par Hobbes pendant la longue préparation de sa *Computatio sive Logica* (publiée seulement en 1655 comme première partie du *De Corpore*³) ne risque guère de l'influencer à cet égard. En effet, seul le *Logicae Artis Compendium* de Robert Sanderson, publié pour la première fois en

-
1. Voir, pour la formation logique de Hobbes, Schuhmann 1998: 23 («début 1603-5/15 février 1607/08: *Hobbes étudie à Oxford (Magdalen Hall) la physique et surtout la logique aristotélicienne... Il devient Bachelor of Arts: admissus fuit ad lectionem cujuslibet libri logices*»).
 2. Voir Ashworth 1968: 179, et Ashworth 1969: 260.
 3. Thomas Hobbes, *De Corpore*, Pars I, c. I-VI (éd. K. Schuhmann), p. 11-73.

1615, comporte un exposé relatif à la théorie de la supposition⁴. A supposer qu'il l'ait lu, ou qu'il n'en ait lu que l'introduction, Hobbes ne pouvait guère en retenir que la description sommaire que voici:

Terminis propositionis, respectu significationis accidunt *suppositio*, *ampliatio* et *restrictio*, quarum suppositio ipsam significationem, reliquae latitudinem potius significationis respiciunt; suppositio est acceptio termini in propositione pro eo quod quomodocumque significat; non est ipsa significatio, sed determinatio significationis; et a significatione in eo differt quod significatio sit ipsius vocis, suppositio vero termini compositi quodammodo ex voce ut materiali, et significatione ut formali⁵.

Mais il est bien entendu d'autres formes d'appartenance à une tradition logique, et *a fortiori* de proximité avec elle, que celle qui se limite à la pratique du commentaire direct de ses textes cardinaux. Un éditeur des textes d'Aristote, spécialiste éminent de leur transmission à travers leurs traductions latines, Lorenzo Minio-Paluello, n'a-t-il pas lui-même recommandé d'élargir la notion de «tradition aristotélicienne» de façon à y inclure beaucoup plus que la tradition exégétique, à savoir, toutes les analyses philosophiques dont on peut justifier qu'elles se fondent sur «un noyau aristotélicien», en ce qu'elles n'auraient jamais été telles qu'elles sont, s'il n'y avait pas eu Aristote⁶? Ne pourrait-on au même sens parler d'une tradition terministe, à laquelle Hobbes ne serait peut-être pas totalement étranger, en dépit de l'absence, dans ses oeuvres, de textes témoignant de quelque familiarité avec les chefs de file de cette tradition? Pareille hypothèse ne paraîtrait peut-être pas excessive à Gabriel Nuchelmans, car, dans son ouvrage *Judgment and proposition from Descartes to Kant*, le passage qu'il consacre à une explication de la doctrine de la proposition dans l'oeuvre de Hobbes⁷ contient plu-

4. Ce point est établi par Trentman 1976: 191 (Trentman précise aussitôt que le chapitre en question «is admittedly a rather truncated treatment of the subject without much detail or subtlety, let alone originality»). Cf aussi Geach 1956: 73-74 pour le sort réservé à la *suppositio* dans les traités alors fort appréciés de John Seton (*Dialectica*, 1549) et John Sanderson (*Institutiones Dialecticae*, 1589).

5. Nous empruntons la citation de ce passage de l'Introduction du *Logicae artis compendium* à Dal Pra 1962: 417. Dal Pra précise que ce passage est suivi de la division de la supposition des termes en ses diverses espèces.

6. Pour cet argument, voir Minio-Paluello 1972: 405-24 («La tradition aristotélicienne dans l'histoire des idées»).

7. Nuchelmans 1983 (la partie consacrée à Hobbes se trouve dans le chapitre 7.2: 123-37).

sieurs mentions de l'importance pour ce dernier de l'apport de Guillaume d'Ockham. D'après Nuchelmans, la conception hobbesienne de la proposition catégorique ne se comprend qu'à la condition d'être rapportée à une «vue traditionnelle» particulièrement (mais néanmoins pas exclusivement⁸) illustrée par l'école des *nominales*: la thèse, soutenue par Ockham dans la *Summa Logicae* (II, 2) à propos de la proposition singulière, selon laquelle, pour la vérité d'une telle proposition, «il est suffisant et nécessaire que le sujet et le prédicat supposent pour la même chose». On pourrait ajouter à cette évocation d'Ockham par Nuchelmans que, dans ses *Sophismata*, Buridan donne pour «un principe indémontrable» (ou quasiment) le principe selon lequel «pour la vérité d'une proposition catégorique affirmative, il est requis que les termes, à savoir le sujet et le prédicat, supposent pour la même chose ou pour les mêmes choses» et «c'est pourquoi il suffit pour sa fausseté qu'ils ne supposent pas pour la même chose ou pour les mêmes choses»⁹. En écrivant dans sa *Computatio sive Logica* qu'«est vraie, <la proposition> ... dont le prédicat est le nom de chaque chose dont le sujet est le nom»¹⁰, Hobbes aurait ainsi quelque chose d'un terministe. Mais quelque chose de fort vague, puisque la règle de l'identité de la chose nommée par le prédicat et par le sujet ne s'y trouve pas articulée à une théorie de la supposition. Nuchelmans souligne aussi que notre philosophe «suit les nominalistes médiévaux en identifiant la vérité à une proposition vraie»¹¹. De fait, quand on lit dans la *Computatio* que les mots «*verum, veritas, vera propositio*» veulent dire la même chose, car la vérité est une propriété seulement propositionnelle et se trouve *in dicto* et non pas *in re*¹², on est enclin à y voir une thèse comparable à celle d'Ockham dans le chapitre 43 de la Première Partie de la *Summa*

8. Nuchelmans (1983: 129) insiste sur l'importance d'une thèse «assez semblable» dans la tradition thomiste et remarque que la publication de l'*Ars Logica* (1634) du thomiste Jean de Saint Thomas est survenue seulement «quelques décades avant la parution de la *Computatio sive Logica* de Hobbes».

9. Voir Jean Buridan, *Sophismes*, Chapitre II, Sixième sophisme, Dixième conclusion, éd. J. Biard, p. 90. Voir aussi Treizième conclusion, p. 93. Pour l'interprétation de la copule comme copule d'identité, par opposition à son interprétation dans une théorie de l'inhérence, on peut se reporter à Moody 1976: 32-38 (c. III, «The theory of truth conditions», § 9).

10. Thomas Hobbes, *De Corpore* I, *Computatio sive Logica*, c. III, § 7 (éd. K. Schuhmann), p. 35.

11. Nuchelmans 1983: 127.

12. Thomas Hobbes, *De Corpore* I, *Computatio sive Logica*, c. III, § 7 (éd. K. Schuhmann), p. 35.

*Logicae*¹³. Hobbes ne prend pas cependant la peine, comme Ockham, de fonder, au moyen d'une longue analyse¹⁴, l'identification de la vérité à la proposition vraie sur la distinction aristotélicienne entre la manière dont une substance admet des qualifications contraires et la manière dont un *logos* peut être dit d'abord vrai puis faux. Il ne démontre pas¹⁵, à la façon d'Ockham, que la relation de la vérité à la proposition n'est pas comparable à la relation d'inhérence des accidents à la substance et qu'il faut aller jusqu'à exclusion, en ce qui la concerne, ce genre de distinction réelle que constitue la distinction entre des accidents et leur sujet d'inhérence – au point que, en réponse à la question «qu'est-ce que la vérité et la fausseté?», Aristote lui-même «dirait» que «la vérité et la fausseté ne sont pas des choses réellement distinctes d'une proposition vraie ou fausse»¹⁶. A considérer donc tant la possibilité d'imputer à d'autres que les logiciens terministes la thèse selon laquelle la vérité de la proposition requiert que le sujet et le prédicat dénotent la même chose, que l'excès de concision des thèses logiques de Hobbes par rapport à celles des médiévaux, l'hypothèse de son appartenance à la tradition terministe a du mal à s'imposer. En outre, une remarque marginale de Nuchelmans incline plutôt à insister sur une incompatibilité radicale entre la logique de Hobbes et la logique d'Ockham, en soulignant qu'«il y a une certaine similitude entre la conception de la proposition de Hobbes et la vue de William of Crathorn»¹⁷, autrement dit, la vue selon laquelle la «proposition mentale» qui a pour termes selon Ockham ces signes naturels des choses que sont les intellections de l'âme, loin d'être composée de tels concepts, l'est seulement de simples «images» des mots proférés ou écrits dans une langue particulière¹⁸. Qu'il soit fondé

13. Nuchelmans 1983: 127 opère ce rapprochement en renvoyant en note (n. 28) à ses travaux précédents (voir Nuchelmans 1973: 202).

14. Voir Guillaume d'Ockham, *Somme de Logique*, Première Partie, éd. J. Biard, p. 134-38.

15. La même économie de démonstration de la part de Hobbes apparaît dans *Elements of Law*, Part I, chapter V, § 10 (ed. F. Tönnies), p. 21-22 et *De Cive*, cap. XVIII, § IV (ed. H. Warrender), p. 283-84 ; de même, dans *Leviathan*, I, chap. 4 (ed. C.B. Macpherson), p. 105: «*True and False are attributes of Speech, not of Things. And where Speech is not, there is neither Truth nor Falshood*».

16. Guillaume d'Ockham, *Somme de Logique*, Première Partie, éd. J. Biard, p. 137.

17. Nuchelmans 1983: 127 n. 30.

18. Pour Crathorn, voir Nuchelmans 1973: 212-13. Voir aussi Panaccio 1999: 280-82 et l'article de Meier-Oeser dans ce volume-ci.

ou non (en fait, il ne l'est pas)¹⁹, pareil rapprochement met l'accent sur un point incontestable: l'impossibilité de trouver chez Hobbes l'équivalent de la doctrine du discours intérieur ou langage mental au sens propre et strict²⁰ qui est une pièce maîtresse du dispositif théorique dans lequel s'inscrit le nominalisme du XIV^{ème} siècle. L'impossibilité, autrement dit, de tenir le sujet et le prédicat qui doivent être deux noms d'une même chose pour que la proposition soit vraie, pour des noms mentaux. Il n'est pas pour Hobbes de proposition dans la «*tacita cogitatio*», laquelle n'est jamais formée qu'à partir d'une suite d'images particulières d'une chose individuelle, objet de différentes considérations²¹, et l'on ne saurait transposer dans la *Computatio sive Logica* le passage des *Sophismata* où Buridan écrit: «une proposition vocale est vraie parce qu'elle est subordonnée à une proposition mentale vraie, et fausse

19. Nuchelmans (1983: 127 n. 29) s'appuie sur quelques textes dans lesquels Hobbes introduit à propos des mots le couple oral/mental ou conçu (*Elements of Law*, I, c. V, § 4, ed. F. Tönnies p. 19: «... neither would a man, without repeating orally, or mentally, the words of number, know how many pieces of money or other things lie before him» ; *De Corpore* I, *Computatio sive Logica*, c. VI, § 11, éd. K. Schuhmann, p. 66: «... rem ipsam tacite cogitando sine omni verborum tam conceptorum quam prolatorum usu ...»). Mais il s'agit seulement dans ces textes d'une mise en oeuvre de la distinction hobbesienne entre l'usage des mots comme marques pour soi (les mots conçus) et comme signes pour autrui (les mots proférés): Hobbes n'adhère nullement à une thèse sur le discours intérieur qui l'identifierait à la représentation dans l'esprit des mots d'une langue donnée. Le discours mental n'est pas pour lui dépendant d'une langue particulière, il n'est pas, comme pour Crathorn, «une intériorisation du langage parlé ou écrit» (Panaccio 1999: 282). Voir *int. al.*, pour la doctrine du discours mental chez Hobbes, *Elements of Law*, I, chap. IV et *Leviathan*, chap. III. Pour une étude de cette doctrine, voir Pécharman 1992b.

20. Par opposition (voir Ashworth 1981a: 62) au langage mental «improperly so-called», autrement dit au langage mental consistant dans l'usage silencieux de mots d'une langue donnée, ou langage mental porteur de signification «conventionally rather than naturally», que les auteurs médiévaux tenaient pour «non-ultimate mental language».

21. Voir *De Corpore*, I, *Computatio sive Logica*, c. I, § 3 et c. IV, § 8 (éd. K. Schuhmann, p. 12-13 et p. 45-46). Voir au contraire le texte de Buridan (*In Metaphysicam Aristotelis quaestiones*) cité par de Rijk 1992: 43: «Alia ponuntur esse universalia in significando vel representando, quia non significant determinate hoc vel illud, sed indifferenter omnia similis generis vel speciei ; ut iste terminus "homo" omnes homines, iste terminus "color" omnes colores. Et sic universalia sunt termini significativi sive in voce sive in mente sive in scriptura. Et isti termini ita singulariter existunt vel in mente vel in voce, sicut iste color in pariete, quamvis dicantur universales in significando».

parce qu'elle est subordonnée à une proposition mentale fausse»²². Adeptes d'un nominalisme qui se passe de la doctrine de la proposition mentale comme lieu de la vérité, Hobbes s'expose ainsi à être qualifié par Leibniz, dans la *Dissertatio Praeiminaris* ouvrant en 1670 son édition du *De Veris Principiis* de Nizolius, de nominaliste plus que nominaliste (*plusquam nominalis*), c'est-à-dire d'ultra-nominaliste: un nominaliste qui, non content de réduire les universaux à des noms – ce qui suffit à faire un nominaliste, observateur scrupuleux de la règle de non-multiplication des étants *praeter necessitatem* –, fait dépendre la vérité des propositions de la volonté humaine à l'origine de l'imposition des noms²³. Sans le discours intérieur auquel les *nominales* du XIV^{ème} siècle arriment la réduction des universaux à des termes, Hobbes devient ainsi un nominaliste extravagant, qui, dans le *De Corpore*, déduit de sa définition de la proposition vraie et de sa thèse de l'indistinction entre la vérité et la proposition vraie, l'assertion d'après laquelle «les premières de toutes les vérités sont issues de la volonté de ceux qui, les premiers, ont imposé des noms aux choses, ou qui les ont reçus tels qu'ils avaient été imposés par d'autres»²⁴. Peu importe, à cet égard, que Hobbes n'entende pas chaque usage d'un nom comme discontinu par rapport à son imposition originaire ou même simplement précédente²⁵: son nominalisme est de toute façon hors-norme, puisqu'il rend les vérités contingentes dès la première imposition des noms. Comment pourrait-il donc prétendre, aussi bien qu'un Ockham et un Buridan, rendre possible une science du réel tout en refusant la réalité des universaux?

Faut-il en conclure, à la façon de Norman Kretzmann dans le bref

22. Jean Buridan, *Sophismes*, Chapitre VI, Premier sophisme, Première conclusion, éd. J. Biard, p. 195.

23. Voir Gottfried Wilhelm Leibniz, *Philosophischen Schriften*, IV, p. 158.

24. Voir Thomas Hobbes, *De Corpore* I, *Computatio sive Logica*, c. III, § 8, éd. K. Schuhmann, p. 36. Voir encore, outre les textes déjà mentionnés dans la n. 15: Hobbes, *Objectiones Tertiae*, Objectio IV (dans *Oeuvres* de Descartes publiées par Ch. Adam et P. Tannery, VII, p.178) et *Critique du De Mundo de Thomas White*, c. XXX, § 17, éd. Jacquot-Jones, p. 357.

25. C'est abusivement que Watkins 1965: 144 (c. VIII, § 28) envisage à propos de Hobbes une doctrine – qu'il propose d'appeler «a Humpty-Dumpty theory of meaning» – fondée sur la thèse d'une stricte individualité des usages des noms, tous et toujours différents de leur institution première: ce qui «fait de tout nom, dans ses occurrences singulières, l'occasion de multiplications indéfinies des sens» (Pécharman 1988b: 105).

passage de son *History of Semantics* consacré à Hobbes²⁶, que la seule relation que ce dernier entretienne véritablement avec les théoriciens des *proprietates terminorum* est une relation d'incompréhension, au point par exemple de commettre d'impardonnables bévues quant au statut des différentes catégories analytiques utilisées par les terministes pour traiter de la référence des termes dans la proposition? D'après Kretzmann en effet, Hobbes «a rencontré d'importantes difficultés dans sa discussion des noms de signification "certaine et déterminée" et des noms de signification "incertaine et indéterminée", qui est de toute évidence une survivance malheureusement déformée de la théorie de la supposition»²⁷. Hobbes ne pourrait-il donc faire que piètre figure dans la compagnie d'Ockham et de Buridan, et sa logique ne serait-elle qu'un abâtardissement du terminisme du XIV^{ème} siècle?

Porter d'emblée un tel jugement marquerait trop de précipitation. Mieux vaut s'interroger sur la théorie de la signification que requiert la doctrine de la proposition chez Hobbes, car ce sera en réalité le moyen de montrer comment la rupture même entre la logique de Hobbes et la sémantique d'Ockham et Buridan permet d'accomplir, par d'autres voies, l'une de fins principales poursuivies par la logique terministe: le discernement des différentes formes de *category-mistake* entre les termes de la proposition.

2. Deux vues différentes sur la signification

Qu'est-ce donc, selon Hobbes, que le discours en quoi consiste la proposition? La définition donnée dans l'un des manuscrits préparatoires du *De Corpore*, le Manuscrit Chatsworth A 10 (publié par Jean Jacquot et Harold Whitmore Jones en appendice de la *Critique du De Mundo de Thomas White*), et conservée telle quelle dans le texte publié en 1655²⁸, substitue, à la notion traditionnelle du discours déclaratif comme discours signifiant l'affirmation ou négation, et donc signifiant le vrai ou

26. Kretzmann 1967: 376 b-378 a.

27. Kretzmann 1967: 377 b.

28. Voir Thomas Hobbes, *Critique du De Mundo de Thomas White*, ed. J. Jacquot-H.W. Jones, p. 465 et *De Corpore I, Computatio sive Logica*, c. III, § 2, éd. K. Schuhmann, p. 32.

le faux²⁹, celle de la proposition comme «discours constitué par la liaison de deux noms, au moyen duquel celui qui parle signifie qu'il conçoit que le second nom est le nom d'une même chose que le premier nom»³⁰. L'usage d'une proposition ou «addition de deux noms»³¹ est ainsi réglé pour Hobbes par la représentation que se fait le locuteur des pensées diverses en raison desquelles tel nom et tel autre sont attribués à une même chose. En opérant l'attribution combinée, à «une seule et même chose»³², de deux noms que le *loquens* conçoit – l'un autant que l'autre – comme les noms de cette chose, la proposition permet d'attester la présence, dans l'esprit du locuteur, de deux manières distinctes de concevoir la nature de la chose ainsi nommée: elle n'unit pas deux noms d'une même chose sans marquer par cette liaison même que ce sont là des noms qui, s'ils lui conviennent également, lui conviennent assurément en raison de conceptions différenciées de sa nature³³. Le fondement sémantique de cette acception de la proposition ne requiert donc pas que l'on postule pour les noms dans la proposition des propriétés autres que celles qui sont capables de les caractériser en dehors même de leur usage propositionnel. Il suffit, pour fonder la théorie de la proposition et de sa condition de vérité, de se donner comme indissociables les deux propriétés constitutives d'un nom, la propriété de dénotation³⁴ d'une chose individuelle à laquelle ce nom est imposé et la pro-

29. Voir Boèce, *In librum De interpretatione*, Editio Prima, Liber Primus, cap. 5-6, ed. Meiser, p. 78-79 (Patrologia Latina 64, 317 A-B), et *In librum De interpretatione*, Editio Secunda, Liber Secundus, cap. 4, ed. Meiser, p. 95-96 (Patrologia Latina 64, 442 A-B).

30. Pour cette substitution, voir dans *De Corpore I, Computatio sive Logica*, c. III, éd. K. Schuhmann, p. 32, l'enchaînement du § 1 («Philosophiae unica orationis species est, quam vocant alii quidem *Dictum*, alii *Enuntiatum* et *Pronuntiatum*, plerique autem *Propositionem* ; videlicet orationem *affirmantium* vel *negantium*, notamque veritatis et falsitatis») au § 2 («Est autem *Propositio oratio constans ex duobus nominibus copulatis, qua significat is qui loquitur, concipere se nomen posterius ejusdem rei nomen esse, cujus est nomen prius*»).

31. Thomas Hobbes, *De Corpore*, I, *Computatio sive Logica*, c. IV, § 6, éd. K. Schuhmann, p. 44.

32. Thomas Hobbes, *De Corpore*, I, *Computatio sive Logica*, c. III, § 3, éd. K. Schuhmann, p. 32.

33. Voir *The Elements of Law Natural and Politic*, I, c. V, § 5, ed. F. Tönnies, p. 19 ; Hobbes, *Objectiones Tertiae*, Objectio VI, *Oeuvres de Descartes VII*, éd. Adam-Tannery, p. 182 ; *Critique du De Mundo de Thomas White*, c. XXXV, § 16, éd. J. Jacquot-H.W. Jones, p. 395.

34. La notion de dénotation ou désignation ne s'entend pas ici par restriction à un individu présent au moment de l'énonciation.

priété de signification d'une conception en raison de laquelle ou à cause de laquelle ce nom est imposé à cette chose. L'une de ces propriétés (celle de signification) est principale par rapport à l'autre: un nom ne dénote une chose que parce qu'il lui est imposé afin de signifier une certaine conception dont elle est la cause dans l'esprit. On peut laisser ici de côté la manière dont le discours mental fournit selon Hobbes les raisons conceptuelles de l'imposition des noms: contentons-nous de retenir que pareil discours ne consiste pas seulement en une succession d'images suscitées dans l'esprit par la perception des choses extérieures, mais aussi en des considérations que l'esprit exerce sur des consécutives de plusieurs images. En revanche, il importe d'apporter une précision concernant l'utilisation que l'on vient de faire du terme de "signification" pour qualifier une propriété constante du nom, aussi bien dans son emploi non-discursif que dans son emploi propositionnel. En soutenant que, chez Hobbes, la doctrine sémantique au fondement de la théorie de la proposition se contente de deux propriétés du nom en tant que tel (c'est-à-dire du nom en dehors de la proposition), la propriété de dénotation et la propriété de signification qui est son principe, on semble ne tenir aucun compte du sens strict accordé par Hobbes à la signification dans le *Leviathan* (c. IV) et le *De Corpore* (I, c. II, § 2-3)³⁵. Selon ces deux ouvrages en effet, on ne saurait conférer au nom le statut de signe qu'à l'intérieur d'un contexte discursif: la signification, strictement entendue comme manifestation de nos pensées à autrui, dépend de la liaison entre les noms. Néanmoins, un sens plus étendu de la signification se justifie à partir des textes de Hobbes. Il n'est que de voir ce qui, d'après ces mêmes ouvrages, rend nécessaire que l'on impose des noms aux choses: avant d'assurer la «démonstration» pour un autre de la présence d'une certaine conception dans mon esprit (signification au sens strict), un son vocal est la marque, pour moi, d'une pensée déjà causée dans mon esprit par une chose auparavant perçue. Imposer des sons vocaux ou mots comme noms des choses, cela n'a pas seulement pour fin d'exprimer à l'intention d'autrui un concept que l'on forme présentement, de façon à susciter dans un autre esprit la reconnaissance du concept correspondant; la fin première de l'imposi-

35. Voir *Leviathan*, c. IV, ed. C.B. Macpherson, p. 101 et *De Corpore*, I, c. II, § 3, éd. K. Schuhmann, p. 20. Ni les *Elements of Law* (I, c. V), ni la *Critique du De Mundo de Thomas White* (c. XXX) ne font place à la distinction fondant cette restriction (i.e. la distinction, dans le nom, entre son usage de marque pour moi-même et son usage de signe pour un autre).

tion nominale, c'est de se rappeler à soi-même les concepts que l'on a déjà formés des choses existantes perçues. Il ne s'agit pas seulement de faire retrouver à un *audiens*, à partir du mot qu'il entend proférer, une pensée du *loquens*, mais d'abord de parvenir soi-même à se remémorer un concept que l'on a déjà eu d'une chose sensible. Le sens large ou étendu de la signification (celui qui fait d'elle une propriété principielle du nom par rapport à la dénotation), est donc un sens qui englobe et la remémoration de mes pensées précédentes, et la déclaration à autrui de mes pensées présentes afin qu'il retrouve en lui-même des pensées semblables. On peut dire qu'en entendant le nom comme signe en un sens restreint (*ad alios*)³⁶, Hobbes ne fait rien d'autre que souligner que le nom acquiert dans la proposition (ou, de façon plus générale, dans une forme discursive quelconque), non pas à proprement parler une nouvelle propriété, mais une nouvelle destination de la propriété de signification d'une pensée, qu'il possède déjà en tant que marque. S'il soutient que, *per se*, les noms ne manifestent pas à autrui quelles sont les pensées dans l'esprit de leur usager, mais ne peuvent servir que de *notae* permettant de faire revenir à l'esprit des pensées semblables aux pensées auxquelles ces marques ont été attachées³⁷, c'est qu'il importe à ses yeux de dénoncer, contre toute une tradition de lecture du *Peri Hermeneias*, l'attribution aux noms, quand ils sont *secundum se dicta*, du pouvoir d'engendrer dans l'esprit de l'auditeur une intellection bien arrêtée, dès que le locuteur a fini de les proférer dans leur entier³⁸. Comment l'*audiens* pourrait-il avoir la certitude que c'est la totalité d'un nom qui se trouve prononcée par le *loquens*? En entendant la *vox* "homo", l'esprit de l'auditeur reste en suspens, ne sachant pas, non seulement ce que le locuteur veut dire au sujet de l'homme, mais même si c'est bien de l'homme que le locuteur a l'intention de parler. L'auditeur sait que le locuteur a voulu dire quelque chose, mais il n'est pas sûr que

36. Thomas Hobbes, *De Corpore*, I, *Computatio sive Logica*, c. II, § 4, éd. K. Schuhmann, p. 21: «Nomen est vox humana arbitrato hominis adhibita, ut sit nota, qua cogitationi praeteritae cogitatio similis in animo excitari possit, quaeque in oratione disposita et ad alios prolata signum iis sit, qualis cogitatio in ipso proferente praecessit vel non praecessit».

37. Thomas Hobbes, *De Corpore*, I, *Computatio sive Logica*, c. II, § 3, éd. K. Schuhmann, p. 20: «nomina per se singula *notae* sunt, nam cogitata revocant etiam sola, signa vero non sunt, nisi quatenus in oratione disponuntur et partes ejus sunt».

38. Voir, pour cette lecture du *Peri Hermeneias* (se basant sur 16 b 21), Boèce, *In librum De interpretatione*, Editio secunda, Liber Primus, cap. 3, ed. Meiser, p. 71-78 (Patrologia Latina 64, 429 D-430 D).

ce qu'il a entendu constitue la totalité de ce que le locuteur a voulu dire: "homo" n'était peut-être qu'une profération avortée, le locuteur voulait peut-être dire "homogeneum", rien n'est certain³⁹. Qu'un mot proféré produise dans l'esprit d'autrui quelque idée ne suffit donc pas pour Hobbes à rendre raison du *constituere intellectum* qui définit depuis Boèce la signification, le *sêmeinein ti* du *Peri Hermeneias* 16 b 21: l'idée ainsi produite n'est peut-être pas l'idée que le locuteur voulait faire naître chez son auditeur, cela reste indécidable. En l'absence de toute liaison entre plusieurs noms, comment saurait-on que la limite de ce qui est prononcé s'identifie à la limite du vouloir-dire, et manifeste celui-ci dans sa totalité? Loin de trouver repos et contentement, l'esprit de l'auditeur ne peut alors que rester voué à une incertitude – et donc à une inquiétude – indépassable, quant aux pensées du locuteur. C'est à cet égard que Hobbes s'attache à entendre la signification strictement comme *prolatio ad alios*: il s'agit pour lui de déterminer la condition de possibilité de la manifestation aux autres des pensées qui sont dans l'esprit du *proferens*: cette condition *sine qua non* se trouve dans l'usage du discours. Les noms *secundum se* ne sauraient signifier des pensées que dans un usage privé, et non pas si on les utilise *ad alios*: lorsque la relation à autrui se trouve impliquée, la signification accomplie d'un mot suppose, à partir de ce qui est dit par le locuteur, la médiation d'une inférence réalisée dans l'esprit de l'auditeur; or, cette inférence serait irréalisable si ce mot n'était pas uni à d'autres mots dans un discours et ne recevait pas de cette liaison la délimitation de sa propre identité. L'insistance de Hobbes sur le sens restreint de la signification des noms (leur signification *in oratione*) doit ainsi se comprendre comme motivée par le souci de préserver la signification des pensées (signification au sens large) en récusant ce facteur d'opacité que serait l'usage à l'intention d'autrui d'un vocabulaire (les noms disjoints), plutôt que d'un discours.

Une conciliation est-elle envisageable entre ce mode de traitement de la signification des noms et la doctrine sémantique à laquelle adhère un logicien terministe tel que Buridan? Dans un article intitulé «Porphyry's legacy to logic», Sten Ebbesen⁴⁰ a suggéré que, parmi toutes les façons possibles d'analyser la science du langage d'Ockham ou de Buridan,

39. Pour cet exemple, voir *De Corpore*, I, *Computatio sive Logica*, c. II, § 3, éd. K. Schuhmann, p. 20.

40. Voir Ebbesen 1990.

l'une consiste à procéder à une «reconstruction» de la sémantique de Porphyre, avec laquelle le nominalisme du XIV^{ème} siècle entretient une forte connivence (*via* Boèce). La partie centrale de cette sémantique porphyrienne peut être ainsi décrite au moyen d'un «modèle génétique» de la formation des concepts et du langage, fondé sur une «théorie de l'imposition»: l'acquisition des concepts et des mots passe par certaines étapes naturelles, qui décrivent à elles toutes la manière dont la logique se construit à partir du monde sensible. Dire les choses du monde est ainsi le premier acte d'une construction qui s'achèvera avec l'analyse du discours lui-même, rendue possible par la formation d'un métalangage.

Suivons donc, à très grands traits, le schéma reconstitué par Ebbesen, afin de confronter avec lui le modèle sémantique élaboré par Hobbes. La première étape dans la sémantique porphyrienne (ou étape du langage le plus simple, par lequel commence la constitution du langage-objet) consiste, étant supposé que plusieurs individus ont eu en même temps la perception d'un objet sensible donné et ont convenu de lui attacher un certain son vocal, dans l'expression par l'un d'eux, à l'intention d'un autre, du concept qu'il a formé pour sa part de cet objet, afin de susciter chez cet autre le concept correspondant. Jusque là, le modèle de Porphyre ne peut qu'agréeer à Hobbes, qui est lui aussi convaincu que la communication entre des hommes requiert que chacun puisse retrouver, à partir d'un mot entendu, un concept antérieurement formé dans l'esprit. Mais ce que Hobbes refuse, c'est de maintenir dans le processus de signification la relation à la chose qui a été la cause de la formation d'un concept dans l'esprit, alors que la sémantique porphyrienne repose sur la triade chose/concept/mot. Que la présence du concept d'une chose dans l'esprit puisse être manifestée à un autre esprit par le moyen du mot (qui a ainsi ce concept pour signifié), soit. Mais que ce rapport de signification puisse être repris à partir du mot pour retrouver la chose par la médiation de son concept, non. Dans la sémantique dont se nourrit Buridan au contraire, la position intermédiaire du concept⁴¹ rend légitime que l'on compare le rapport du

41. Voir Jean Buridan, *Sophismes*, Chapitre I, Sixième sophisme, Deuxième conclusion, éd. J. Biard, p. 57: «les sons vocaux significatifs signifient les impressions psychiques, c'est-à-dire les concepts de l'âme, et ne signifient d'autres choses que *par la médiation de* la signification des concepts» (nous soulignons) ; voir aussi p. 82. Ockham parlerait plutôt de la position de subordonnant du concept: voir *Somme de Logique*, I, c. 1, éd. J. Biard, p. 3, sur les *voces* comme «*signa subordinata conceptibus*» (nous soulignons). Pour Ockham, à la différence de la sémantique dont nous

concept à la chose, au rapport du mot au concept, et que l'on allègue une similitude entre ces deux rapports⁴². Le signifié du mot est ainsi lui-même signe de la chose, il y a un signifié du concept comme il y a un signifié du mot. Cette similitude recèle une antériorité d'une signification sur l'autre, autrement dit, avant que le mot ne soit signe de la présence du concept dans le locuteur, le concept était déjà signe de la présence de l'objet dans le monde sensible: il faut postuler une signification naturelle de la chose par le concept, avant la signification conventionnelle du concept par le mot⁴³. Ainsi, le discours mental ou discours intérieur auquel appartiennent les concepts se rapporte lui-même au monde selon une relation sémantique. Cette antériorité a une conséquence pour la signification même du mot, qui ne doit finalement pas être arrêtée au concept, mais plutôt poursuivie jusqu'à la chose, jusqu'à retrouver la chose: pour la sémantique porphyrienne, le mot peut être dit signifier la chose, tout autant que le concept de la chose (il signifie la chose par la médiation du concept, ou encore il signifie immédiatement

empruntons la description à Ebbesen 1990, ce ne sont pas les concepts, mais les choses signifiées par les concepts, qui sont les signifiés premiers et propres des mots. Cf. le commentaire donné par Michon 1994: 178 (ch. V): «La subordination est réalisée par l'acte d'imposition, qui associe le domaine de signification du concept formé par l'impositeur à un terme conventionnel, qui signifie dès lors les individus du même domaine».

42. Rappelons qu'il ne s'agit pas là d'une démarche que l'on impute à Buridan, mais de la reconstruction d'un modèle dont Buridan est pour partie tributaire. Comme le souligne Ebbesen 1990: 150-51, il est impossible de produire un auteur médiéval d'obédience porphyrienne qui soutiendrait absolument tous les points de la doctrine ainsi reconstruite: c'est ainsi que la thèse selon laquelle les concepts signifient les choses se trouve rarement (hormis chez Ockham, mais elle n'est pas alors intégrée à un schéma transitif). Buridan serait à ranger du côté de l'ordinaire des philosophes du Moyen-Age, qui représentent la formule complète de la signification transitive («les mots signifient les concepts qui signifient les choses») par l'expression condensée «les mots signifient les choses par la médiation des concepts».
43. Encore une fois, cette thèse de la sémantique porphyrienne *de jure* n'est pas explicite chez Buridan, pas plus que chez Ockham – pour des raisons différentes: Buridan «n'insiste pas sur le statut de signe du concept» (Biard 1989: 171), tandis qu'Ockham de son côté récusé que les concepts soient les signifiés immédiats des mots (*Somme de Logique*, I, c. 2, éd. J. Biard, p. 5-6: «je dis que les sons vocaux sont des signes subordonnés aux concepts ou intentions de l'âme, non pas parce que ces sons signifieraient de manière propre et première ces concepts de l'âme, mais parce que les mots sont créés par imposition pour signifier les choses mêmes qui sont signifiées par les concepts de l'esprit: de sorte que le concept signifie d'abord quelque chose naturellement et que le son vocal signifie cette même chose de façon seconde»).

le concept et médiatement la chose⁴⁴). C'est avec la signification de la chose que l'imposition (qui use de l'établissement d'un son pour signifier un concept) remplit sa finalité, car c'est avec elle qu'un nom est le nom d'une chose, le nom mis sur une chose par les hommes. L'on ne peut pleinement restituer la première imposition de noms (l'imposition de noms aux choses perçues) qu'à la condition de reconstituer la transi-tivité de la signification.

En toute rigueur, la sémantique porphyrienne, saisie *in nucleo*, implique donc que la relation de signification se termine toujours à la chose: la chose est toujours le signifié visé par le signe, elle est le corrélat de tout signe conceptuel ou verbal (corrélat soit direct, soit ultime). Qu'il soit un élément du discours intérieur de l'âme, ou du discours verbal, le signe renvoie toujours à la chose dans le monde sensible. Aussi Ockham peut-il établir pour sens fondamental du "*significare*", le fait de supposer pour «quelque chose», *aliquid*: un nom doit être dit signifier une chose, du moment qu'il peut être prédiqué par la copule d'un pronom démonstratif désignant cette chose (*e.g.*, quand la proposition "celui-ci est blanc", prononcée en montrant Socrate, est vraie)⁴⁵. De même Buridan souligne-t-il, à propos de l'institution des mots, que «tout ce qui reçoit une imposition pour signifier reçoit une imposition pour signifier *quelque chose*»⁴⁶. C'est le fait de renvoyer à la chose, ou référence, qui accomplit la signification: le rapport sémantique fondamental est celui qui unit les termes (conceptuels ou verbaux) aux objets du monde sensible. La fameuse définition de la signification extraite du commentaire boécien du *Peri Hermeneias* (signifier, c'est *constituere*

44. On peut rappeler ici Boèce, *In librum De interpretatione*, Editio secunda, Liber Primus, ed. Meiser, p. 7.15-16 (Patrologia Latina 64, 395 B): «vox per intellectuum medietatem subiectas intellectui res demonstrat» (voir aussi p. 7-8 [395 C]). Voir, sur l'opposition de la signification immédiate et de la signification médiate, Jean Buridan, *Sophismes*, Chapitre I, Sixième Sophisme, Huitième conclusion et Chapitre II, Sixième sophisme, éd. J. Biard, p. 64 et p. 82. J. Biard souligne dans l'Introduction à son édition des *Sophismes* (p. 19) que cette signification médiate est pour Buridan la «signification *ultime*, extra-mentale».

45. Voir Karger 1991: 168, qui définit la signification selon Ockham (cf. *Somme de Logique* I, c. 33, éd. Biard, p. 99) comme «une relation unissant un terme aux objets auxquels ce terme s'applique, ou ... à ceux ... qui sont tels que, si l'un quelconque d'entre eux était désigné en conjonction avec l'emploi d'un pronom démonstratif, la proposition qui serait formée de ce pronom comme sujet, de la copule "*est*", et de ce terme comme prédicat, serait vraie».

46. Jean Buridan, *Sophismes*, Chapitre I, Quatrième sophisme, éd. J. Biard, p. 51 (nous soulignons).

intellectum)⁴⁷ ne s'en trouve nullement mise à mal, comme le prouve ce passage de Buridan, qui entend le *constituere intellectum*, marque du *sêmeinein ti* (*signifier quelque chose*) accompli par le locuteur, comme un *constituere intellectum rei*: «Puisque l'on décrit ce que veut dire signifier en disant que c'est constituer l'intellection d'une chose, un son vocal est dit signifier cela même dont il suscite en nous l'intellection. Par conséquent, si signifier revient toujours à constituer l'intellection d'une chose, signifier c'est toujours signifier une chose, c'est donc signifier quelque chose puisque "chose" et "quelque chose" sont équivalents» (*omne significare est rem significare, ergo est aliquid significare, quia "res" et "aliquid" convertibiliter se habent*)⁴⁸.

3. Hobbes réfractaire au modèle sémantique de la logique terministe

La rupture de Hobbes avec un tel modèle sémantique se marque d'abord par la thèse de l'unicité de la signification (nonobstant, bien sûr, la distinction établie plus haut entre la signification des noms au sens large et la signification pour autrui). Unicité, car il devient impossible de diviser et hiérarchiser la signification en signification première et signification secondaire, ou en signification immédiate et signification médiante. Les noms se bornent à signifier les pensées que nous avons de la nature des choses, leur signification ne va pas au-delà, et ne fait pas retrouver les choses conçues elles-mêmes⁴⁹: pour Hobbes, la possibilité même de faire de la chose le signifié ultime du mot, par la médiation du concept, s'évanouit. De même, disparaît avec lui la ques-

47. Boèce, *In librum De interpretatione*, Editio secunda, Liber Primus, cap. 3, ed. Meiser, p. 71-72 (Patrologia Latina 64, 430 A), à propos de *Peri Hermeneias*, 16 b21.

48. Jean Buridan, *Sophismes*, Chapitre premier, Quatrième sophisme, éd. J. Biard, p. 52. Le texte latin est cité par Biard 1989: 180.

49. Voir Thomas Hobbes, *De Corpore*, I, *Computatio sive Logica*, c. II, § 5, éd. K. Schuhmann, p. 21-22. Voir aussi *Critique du De Mundo de Thomas White*, c. XXX, § 21, éd. J. Jacquot-H.W. Jones, p. 358. Ce refus pour les mots d'une signification médiante des choses, via la signification immédiate des idées, oblige à rechercher, en ce qui concerne Hobbes, un autre mode de relation à la logique scolastique que celui étudié par Ashworth 1981b et 1984 et par Panaccio (2003) à propos de la thèse – si controversée – de Locke (*Essay concerning Human Understanding*, III, II, 2): 'Words in their primary or immediate signification stand for nothing but the ideas in the mind of him that uses them'.

tion de savoir si un nom imposé à une chose existante (autrement dit, un nom concret, puisque celui-ci est défini dans le *De Corpore* comme le nom d'une chose dont on suppose qu'elle existe⁵⁰) signifie premièrement une substance et secondairement un accident dont cette substance est le sujet, ou à l'inverse signifie premièrement un accident, et secondairement une substance sujet de cet accident. Les épineux problèmes relatifs à ces significations duelles (et tout particulièrement le problème fondamental du choix à opérer quant à la priorité qu'il convient d'accorder à l'une de ces significations par rapport à l'autre) n'ont plus lieu de se poser dans la logique du *De Corpore*, qui refuse que la relation sémantique puisse être aussi une relation aux choses elles-mêmes.

La rupture que représente cette logique par rapport au modèle sémantique à l'oeuvre chez Buridan se marque ensuite au fait qu'il devient inutile, pour fonder la doctrine de la proposition vraie, d'introduire une nouvelle propriété des termes, au-delà de la propriété de signification qui leur revient tant en dehors qu'à l'intérieur de la proposition: autrement dit, une propriété qui cette fois ne leur appartienne que dans la proposition. Quand la relation de signification associe les signes aux choses individuelles dans le monde (causes de concepts dans l'esprit et référents des mots), il faut encore que cette relation valant pour les termes considérés en eux-mêmes se redouble, pour les termes considérés dans la proposition, d'une autre modalité de la désignation des choses ou référence. Buridan soutient bien dans les *Sophismata* qu'une proposition ne signifie elle-même les choses que parce que celles-ci sont déjà signifiées par les termes qui la composent: «ce n'est pas une proposition dans sa totalité qui reçoit par imposition, d'un seul coup, une signification, mais ses termes séparément, que l'intellect compose comme il le veut pour affirmer ou pour nier»⁵¹. Mais la dépendance de la signification des énoncés à l'égard de la signification des termes ne suffit pas à décider de la vérité des propositions, et le maître de Béthune poursuit: «il me semble que pour assigner les causes de vérité et de faus-

50. Voir Thomas Hobbes, *De Corpore*, I, *Computatio sive Logica*, c. III, § 3, éd. K. Schuhmann, p. 33.

51. Jean Buridan, *Sophismes*, Chapitre II, Sixième sophisme, Cinquième conclusion, éd. J. Biard, p. 87. On peut utiliser à propos de Buridan l'explication fournie par Panaccio 1991: 31 à propos d'Ockham: «La signification directe et stricte des concepts élémentaires doit être considérée comme primitive par rapport aux propriétés sémantiques des propositions».

seté des propositions, il ne suffit pas de considérer la signification des termes mais qu'il faut se tourner vers la supposition»⁵². La supposition, la *positio pro alio*, c'est-à-dire cette propriété qui, selon Ockham, «ne convient au terme qu'au sein d'une proposition»⁵³. Lorsqu'on soutient que le signe peut être utilisé pour tenir lieu de (*stare pro*) la chose qu'il signifie, on doit se demander en effet si les termes d'une proposition se prennent ou non pour une chose (ou des choses) au nombre des choses signifiées par eux. Mais pour Hobbes, qui récuse le modèle de la signification des choses par les noms, il n'y a plus à ajouter, à la relation qu'un nom pris isolément (*secundum se* ou *per se*⁵⁴) entretient avec toutes les choses qu'il signifie, la considération de sa capacité, dans la proposition où il se trouve combiné avec un autre terme, à être «pris pour quelque chose», ou «interprétable pour quelque chose» – le problème étant dans ce cas de savoir pour quelle(s) chose(s) le terme est pris ou suppose⁵⁵. Pour la *Computatio sive Logica* de Hobbes, l'articulation, dans un nom, entre la propriété de désignation ou dénotation de la chose et la propriété de signification d'une conception de cette chose, est auto-suffisante pour fonder la vérité d'une proposition où ce nom figure en position de sujet ou de prédicat: la vérité de la proposition “*homo est animal*” ne fait qu'un avec la vérité de la conséquence “si cette chose a pour nom *homo*, cette même chose a aussi pour nom *ani-*

52. Jean Buridan, *Sophismes*, Chapitre II, Sixième sophisme, Huitième conclusion, éd. J. Biard, p. 89. Voir aussi le § 5 de Moody 1976: 18-23 (qui s'achève en citant en note ce passage de Buridan). Ici encore, on peut reprendre pour Buridan une formule utilisée par Panaccio 1991: 35 au sujet d'Ockham: «La supposition constitue un intermédiaire indispensable entre la signification du terme isolé et la valeur de vérité de la proposition».

53. Guillaume d'Ockham, *Somme de Logique*, Première Partie, chapitre 63, éd. J. Biard, p. 199.

54. Boèce emploie indifféremment les deux expressions, Hobbes ne retient que la seconde.

55. Voir Moody 1976: 20. D'après Moody, comme il le dit plus loin (23): «la propriété de supposition est fondée, non pas dans la relation sémantique de désignation, mais dans la relation logique ou syntaxique de prédication». Du fait de la prédication, un terme pose certaines valeurs dans l'extension d'un autre terme, et l'on doit donc déterminer les conditions de vérité et fausseté des propositions en regardant les suppositions de leurs termes (on peut citer encore Moody, 38: «bien que les termes aient des significations ou intensions, ce n'est pas parce qu'ils ont des significations, que les propositions dans lesquelles ils apparaissent sont vraies et non fausses ; c'est plutôt le fait qu'il y a (ou qu'il peut y avoir) quelque chose pour quoi les termes, dans leurs significations, sont *utilisés*, qui détermine la vérité des phrases dans lesquelles les termes apparaissent comme sujet et prédicat»).

mal”, c’est-à-dire de la conséquence “s’il y a une raison conceptuelle pour nommer cette chose *homo*, il y a aussi une raison conceptuelle pour nommer cette même chose *animal*”⁵⁶. On pourrait cependant arguer que cette rupture avec la sémantique de la logique terministe au XIV^{ème} siècle n’empêche pas de trouver une connivence entre la théorie de la vérité chez Hobbes et celle défendue par Ockham et Buridan – connivence signalée, on l’a vu, par Gabriel Nuchelmans. Que l’on allègue ou non une propriété sémantique supplémentaire (advenant aux termes dans la proposition), il demeure que l’on s’accorde pour soutenir que les deux termes de la proposition, le terme-sujet et le terme-prédictat, sont homogènes, étant caractérisés par une même propriété sémantique: que la désignation de l’objet du discours soit fondée dans la seule signification (Hobbes), ou qu’elle soit assurée par la supposition (Ockham et Buridan), peu importe, du moment que l’on communie dans la thèse d’une stricte symétrie entre les deux éléments composant la proposition. C’est ainsi (le fait est bien connu) que la doctrine selon laquelle le sujet et le prédicat de la proposition ne sont que deux noms d’étendue inégale mais égaux pour ce qui est de la désignation d’une seule et même chose individuelle, au lieu d’être, l’un le terme (un nom) désignant la chose sur laquelle porte l’affirmation ou négation de quelque chose, l’autre le terme (un verbe) par lequel quelque chose se trouve affirmé ou nié de cette chose, a suscité une attaque du logicien Peter Geach, qui déplore que Hobbes confère trop d’importance aux noms, au détriment de toute autre catégorie logique: pour Geach, Hobbes est en cela un nouveau tenant de la «théorie des deux noms» déjà prônée par Ockham et Buridan, il participe, au même titre que ces deux auteurs, d’une logique fautive et corrompue, entachée par un véritable péché originel commis par Aristote dans les *Analytica Priora* – qui représentent la chute de la logique dans la «théorie des deux termes», origine de toutes les dégénérescences ultérieures⁵⁷. Mais Cyrille Michon a pu montrer que la «théorie des deux noms» honnie par Geach ne doit pas être tenue chez Ockham pour aussi coupable qu’il y paraît⁵⁸:

56. Pour la doctrine des causes conceptuelles de l’imposition des noms, voir *int. al. De Corpore I, Computatio sive Logica*, c. III, § 3, éd. K. Schuhmann, p. 32-33.

57. Voir Geach 1981: 44-67 et aussi Geach 1968: 34-36.

58. Elle a pu aussi être jugée coupable de commettre un cercle vicieux en définissant d’une part la vérité de la proposition par la supposition identique des deux termes, et d’autre part la supposition pour une chose par la capacité qu’a un terme d’être vérifié de cette chose au moyen d’une prédication ayant pour sujet un démonstratif désignant cette chose (voir Michon 1994: 192-95).

l'asymétrie du sujet et du prédicat (ou asymétrie de la fonction référentielle et de la fonction attributive) n'est pas perdue, mais déplacée, reportée à un niveau atomique, toute proposition "S est P" s'analysant en "ceci est S et ceci est P" (où "ceci" désigne la même chose)⁵⁹. Or, le même constat semble valoir pour Hobbes: s'il met bien fin à l'hétérogénéité sémantique entre le prédicat et le sujet de la proposition (le prédicat n'étant qu'un autre nom pour une chose déjà nommée par le sujet), il justifie par ailleurs ce redoublement de la fonction de référence à l'intérieur d'une proposition catégorique simple au moyen d'une anatomie de la proposition faisant apparaître que tant son sujet que son prédicat assurent une fonction d'attribution. La proposition "S est P" se résout ainsi en deux propositions élémentaires, l'une qui attribue le nom "S" à un "*illud*"⁶⁰ désignant un sujet extra-propositionnel, l'autre qui lui attribue pareillement le nom "P". Deux 'attributs' distincts, pour deux manières différentes de concevoir la même chose⁶¹, voilà ce que sont en définitive les deux noms que la proposition unit. Cependant, Hobbes opère en tout cela une rupture avec la sémantique dont se réclament Ockham et Buridan, et la «brèche dans la théorie des deux noms»⁶² n'a pas chez lui le même sens que chez Ockham ou Buridan: car il ne s'agit jamais pour lui que de faire apparaître l'inséparabilité, dans un nom, entre sa fonction de désignation d'une chose et sa fonction conceptuelle de signification; autrement dit, l'analyse de la proposition catégorique en deux propositions atomiques permet de prouver que chaque nom dans la proposition, qu'il soit sujet ou prédicat, est à la fois nom d'une chose et signe d'une pensée distincte quant à la nature de cette chose. L'asymétrie entre le sujet pronominal et le prédicat de chaque proposition atomique sert à fonder une absolue égalité entre les noms liés dans la proposition catégorique simple: tous deux désignent le même sujet extra-propositionnel, et tous deux signifient une considération distincte prise sur l'idée de cette chose individuelle – seul le contenu de cette

59. Voir Michon 1994: 286-96.

60. Pour l'usage par Hobbes de ce démonstratif ("*illud ... idem illud*"), voir *De Corpore*, I, *Computatio sive Logica*, c. III, § 11, éd. K. Schuhmann, p. 38. Voir Pécharman 1995: 106-10.

61. Voir Thomas Hobbes, *The Elements of Law Natural and Politic*, I, c. V, § 5, ed. F. Tönnies, p. 19: «Seeing there be many conceptions of one and the same thing, and for every several conception we give it a several name ; it followeth that for one and the same thing, we have many names or attributes».

62. L'expression est de Michon 1994: 294.

considération varie⁶³. L'ostension assurée par le pronom démonstratif dans chacune des deux propositions a pour fonction, non pas de disjoindre la référence et la prédication – toute attribution présupposant la possibilité d'une référence déictique –, mais de déterminer l'identité et la permanence du sujet, sous les considérations qui lui font attribuer successivement différents noms, pour différentes raisons conceptuelles. Le procédé utilisé par Ockham et Buridan⁶⁴ pour vérifier la supposition des termes d'une proposition, et donc pour mettre en évidence que le sujet et le prédicat d'une proposition ont une propriété introuvable en dehors de cette appartenance propositionnelle, est au contraire employé par Hobbes pour vérifier le maintien et l'efficace, dans la proposition, des deux propriétés du nom en tant que tel: il n'est besoin, pour être certain de la vérité d'une proposition, que du critère fourni par le rapport de dépendance entre les deux propriétés du nom, sa propriété de désignation d'une chose et sa propriété de signification d'une pensée relative à cette chose. Rien de plus n'est requis.

Qu'advient-il, enfin – et ce sera la dernière rupture envisagée –, de l'allégation de Norman Kretzmann⁶⁵ selon laquelle Hobbes aurait essayé dans le *De Corpore* d'appliquer la doctrine de la supposition, mais au prix d'impardonnables maladresses? Dans le passage incriminé (II, 11)⁶⁶, Hobbes procède à une division entre les noms, selon que leur signification est certaine/déterminée (noms propres et noms communs précédés d'un mot exprimant l'universalité, “*vox universalitatis*”, e.g. l'adjectif *omnis*), ou à l'inverse indéterminée/indéfinie (noms communs précédés d'un mot exprimant la particularité, “*vox particularitatis*”, e.g. *aliquis* ou *quidam* et noms communs dépourvus de toute marque d'universalité ou de particularité). Pour Kretzmann, pareille division ne peut que constituer un écho déformé de la distinction opérée par la logique terministe du XIV^{ème} siècle entre la supposition déterminée et la suppo-

63. Pour la composition/décomposition de l'idée d'une chose individuelle par variation des considérations auxquelles cette idée est soumise, voir Thomas Hobbes, *De Corpore* I, *Computatio sive Logica*, c. I, § 3 et c. IV, § 8, éd. K. Schuhmann, p. 12-13 et p. 45-46. Voir Pécharman 1988a: 185-88.

64. Voir par exemple Jean Buridan, *Sophismes*, Chapitre Trois, Cinquième Sophisme, éd. J. Biard, p. 104 (à propos de cette “vérification” par “monstration”, J. Biard parle dans sa note 3 d'un «ancrage originaire de la référence dans la deixis»)

65. Kretzmann 1967: 377 b.

66. Thomas Hobbes, *De Corpore* I, *Computatio sive Logica*, c. II, § 11, éd. K. Schuhmann, p. 24-25.

sition confuse, qui partagent la supposition personnelle commune⁶⁷. La subdivision de la supposition d'un terme général pour ses signifiés (en quoi consiste la supposition personnelle commune) selon l'opposition de la détermination et de l'indétermination dépend en effet pour cette logique de la possibilité ou non de descendre *ad singularia* (c'est-à-dire aux singuliers contenus sous ce terme général) par une proposition disjonctive et d'inférer l'énoncé initial à partir de n'importe lequel de ces *singularia*. La conséquence est bonne, quand on dit *homo currit, igitur iste homo currit, vel ille, vel....*, et l'on doit parler de "supposition déterminée" du terme *homo*, car il suffit que l'énoncé soit vérifié par l'une quelconque de ces propositions singulières et par elle seule (sans qu'aucune autre soit requise), pour que l'on puisse inférer *iste homo currit, igitur homo currit*. De même pour *aliquis homo currit*: le sujet suppose de manière déterminée. En revanche, dans la proposition *omnis homo est animal*, la supposition du sujet se fait sur un mode confus, car la descente *ad singularia* ne procède pas par disjonction mais par conjonction: la bonne conséquence étant *omnis homo est animal, igitur iste homo est animal et ille homo est animal et...*, il est alors impossible d'inférer *iste homo est animal, igitur omnis homo est animal*. Ainsi, alors que le sujet de la proposition *omnis homo est animal* se voit attribuer une signification confuse ou indéterminée parce qu'il est entièrement distribué par un signe d'universalité (ce qui interdit de retrouver cette proposition à partir de n'importe quelle proposition singulière correspondante), le sujet d'une proposition indéfinie (*homo est animal*) et le sujet d'une proposition particulière (*aliquis homo currit*) sont dotés d'une signification déterminée, l'absence d'un signe d'universalité et la présence d'un signe de particularité ayant au contraire pour effet commun d'autoriser l'inférence de la proposition concernée en remontant à partir de n'importe lequel des singuliers contenus sous son sujet⁶⁸. Mais au lieu d'appliquer ce critère (Ockham parle d'une *regula certa*⁶⁹), Hobbes pervertit l'application du couple déterminé/indéterminé en attribuant, tant à un nom commun *nude positum* (e.g. le "nom indéfini" *homo*) qu'à un "nom particulier" tel que *quidam homo*, une signification indéterminée (ou indéfinie, ou incertaine), le nom

67. Pour un rappel très succinct de cette distinction, voir Jean Buridan, *Sophismes*, Chapitre Trois, Solution du Cinquième Sophisme, éd. J. Biard, p. 109.

68. Pour l'exposé complet de cette doctrine, voir Guillaume d'Ockham, *Somme de Logique*, Première Partie, chapitre 70 et chapitre 71, éd. J. Biard, p. 214-19.

69. Voir Guillaume d'Ockham, *Somme de Logique*, Première Partie, chapitre 70, éd. J. Biard, p. 215.

commun précédé d'un signe d'universalité se voyant au contraire crédité d'une signification déterminée et certaine. L'auteur de la *Computatio sive Logica* aurait-il donc particulièrement mal maîtrisé ce que Theodore Kermitt Scott, le traducteur des *Sophismata* de Jean Buridan en langue anglaise – et à sa suite Paul Vincent Spade – a caractérisé comme la “doctrine des modes de supposition” formant, au sein de la théorie de la supposition ressuscitée par Ockham et Buridan, une partie distincte de la “doctrine de la supposition propre” ou doctrine de la référence au fondement de la théorie de la vérité⁷⁰? De fait, la question de savoir “ce pour quoi un terme suppose” dans une proposition étant réglée par la théorie de la référence, il revient à la doctrine des “modes de supposition” de s'intéresser, parmi les subdivisions de la supposition propre, à la seule supposition personnelle, qu'elle divise en plusieurs genres: au-delà de la division entre la supposition commune des termes généraux et la supposition discrète des noms propres ou des locutions démonstratives, c'est cette doctrine qui assigne ainsi pour principe aux différentes espèces de la supposition commune une distinction entre la détermination et la confusion régie par le *descensus ad singularia*. Incapable d'assimiler pareils développements de la théorie de la supposition, Hobbes n'aurait réussi pour finir qu'à maltraiter les rapports que cette théorie entretient avec la quantification, au point de soutenir que les signes de quantité n'ont d'utilité qu'à des fins conversationnelles (*colloquii causa*) et non pas computationnelles (pour le raisonnement lui-même)⁷¹. Mais ne pourrait-on essayer, dans le *De Corpore*, d'entendre l'opposition du déterminé et de l'indéterminé, et la doctrine subséquente des signes de quantité, non pas à partir de la sémantique aboutissant à la théorie de la supposition, mais à partir de la doctrine de la signification soutenue par Hobbes en toute indépendance à l'égard de la logique terministe? Pourquoi, par exemple, un “nom particulier” ne se voit-il reconnaître qu'une signification indéterminée? Parce que, ne permettant pas de susciter dans l'esprit de l'*audiens* une conception semblable à celle du *loquens*, un nom de ce genre ne parvient pas à unifier en une même signification ce que le locuteur a conçu et ce que l'auditeur doit concevoir: le nom “*quidam homo*” s'analyse par la circonlocution “*homo ille, quem loquens animo jam concepit*”⁷², car la signifi-

70. Nous empruntons à Spade 1988: 189 cette citation extraite de Scott 1966: 30.

71. Kretzmann 1967: 377b parle à ce propos d'une «confusion encore pire».

72. Thomas Hobbes, *De Corpore* I, *Computatio sive Logica*, c. II, § 11, éd. K. Schuhmann, p. 25.

cation s'arrête à la conception du locuteur, sans s'étendre à la conception qui devrait lui correspondre chez l'auditeur. Et pourquoi les signes de quantité n'ont-ils de fonction que limitée à l'usage du discours propositionnel pour autrui? Parce qu'il n'est pas besoin de déterminer davantage ce qui est déjà déterminé dans le raisonnement que l'on conduit pour soi-même, *propter se*: chacun ayant à part soi une pensée déterminée de la chose conçue, quel pourrait bien être l'usage des signes de quantité? Ils ne sont requis que pour introduire quelque détermination ou certitude là où règnerait sinon l'indétermination, à savoir dans la communication: distinguer des signes d'universalité et des signes de particularité, c'est faire en sorte qu'une partie au moins des pensées que le locuteur veut signifier à un autre soient assurées de trouver une correspondance dans l'esprit de cet autre, et que celles pour lesquelles cette correspondance reste incertaine soient néanmoins capables d'autoriser la poursuite du dialogue. Un signe d'universalité est la garantie que la proposition entendue aura sur l'esprit d'autrui un effet analogue à celui que produirait une proposition singulière, autrement dit, qu'il y aura similitude entre la conception qui va se former dans l'esprit de l'auditeur et la conception que le locuteur a voulu signifier. En marquant qu'un nom commun se trouve totalement distribué, le signe d'universalité fait de ce nom un nom dénotant séparément chacun des multiples individus auxquels il est commun⁷³; or, un nom est commun à plusieurs individus parce qu'il est imposé à chacun d'eux pour signifier une pensée semblable (pensée dont il est la cause dans tout esprit): le signe de quantité associé à un nom pour marquer son universalité, *ie* son entière distribution, fait ainsi retrouver la cause conceptuelle constante de la communauté de ce nom, il ne peut que ramener dans l'esprit d'autrui la pensée déterminée en raison de laquelle ce nom a été imposé⁷⁴. Que, pour le sujet de la proposition *omnis homo est animal*, l'auditeur forme l'image de Platon comme d'un *habens rationalitatem*, alors que le locuteur a formé pour sa part l'image de Socrate pour la même propriété, n'importe pas, du moment que la pensée suscitée est celle d'un corps individuel considéré en tant qu'il est le sujet de l'accident *rationalitas*, qui ne saurait être inhérent à un corps si ce corps

73. Pour la définition par Hobbes de l'universalité, voir *De Corpore I, Computatio sive Logica*, c. II, § 9 et § 11, éd. K. Schuhmann, p. 23-24. Voir aussi *Critique du De Mundo de Thomas White*, c. XXX, § 16, éd. J. Jacquot et H.W. Jones, p. 356.

74. Voir Thomas Hobbes, *De Corpore I, Computatio sive Logica*, c. III, § 3, éd. K. Schuhmann, p. 32-34.

n'avait pas aussi la propriété d'*animalitas* dont la conception est signifiée par le prédicat. Il est donc légitime, pour Hobbes, d'analyser le nom "*omnis homo*" par la circonlocution "*homo ille, quem audiens animo concipiet*"⁷⁵. En revanche, lorsque l'extension du nom commun se trouve restreinte, par exemple dans le sujet de la proposition *quidam homo est doctus*⁷⁶, le signe de particularité constitue pour autrui l'indice seulement qu'il y a eu dans l'esprit du locuteur une pensée déterminée, la pensée d'un certain homme, susceptible en tant qu'homme de la propriété signifiée par le prédicat; mais l'effet de ce signe de particularité ne va pas au-delà, il ne peut donner à l'*audiens* la certitude que l'individu humain dont il forme de son côté une conception elle aussi nécessairement déterminée soit susceptible de la propriété que le *loquens* attribue à l'homme dénoté par le sujet de la proposition. L'individu conçu par l'auditeur n'est peut-être pas celui dont le locuteur a voulu susciter en lui l'idée; autrement dit, l'indétermination et l'incertitude portent sur la seule correspondance des idées (en elles-mêmes nécessairement déterminées), d'un esprit à un autre: le schéma inférentiel de la communication ne parvient pas alors à fonctionner, l'auditeur ne pouvant pas inférer, à partir du signe utilisé, quelle est la pensée déterminée présente à l'esprit du locuteur. La signification pour autrui de la pensée du locuteur n'est donc pas parfaite, sans que cela affecte pourtant la vérité de la proposition: il suffit en effet, pour cette dernière, que le nom "*homo*", par l'addition d'un signe de particularité, soit utilisé comme le nom d'un individu vague. La signification pour un autre esprit reste sans doute en défaut par rapport à l'intention de signification, si l'on entend par celle-ci l'intention de susciter l'idée de telle chose déterminée; mais l'auditeur a au moins la certitude que le locuteur a voulu rendre son discours intelligible et n'a pas trahi ce qui est la fin de toute proposition, à savoir, signifier que l'on conçoit que le second nom dans l'énoncé est le nom d'une même chose que le premier nom (à cet égard, l'intention de signification ne se laisse pas prendre en faute).

75. Thomas Hobbes, *De Corpore I, Computatio sive Logica*, c. II, § 11, éd. K. Schuhmann, p. 25.

76. Pour cet exemple, voir Thomas Hobbes, *De Corpore I, Computatio sive Logica*, c. III, § 5, éd. K. Schuhmann, p. 35.

4. Conclusion: une parenté néanmoins entre la logique de Hobbes et la logique terministe

Peut-il être encore envisageable, à l'issue de cet examen de quelques-unes des formes de rupture que la théorie de la proposition chez Hobbes introduit avec la logique d'Ockham et de Buridan, de prétendre intégrer en quelque façon l'auteur de la *Computatio sive Logica* à la "tradition terministe"? Revenons, pour en décider, au modèle sémantique dont le contenu a été évoqué plus haut. L'institution humaine des premiers mots a pour fin, selon ce modèle, de signifier les choses mêmes du monde sensible; c'est dire que, dès son état natif, le langage dont conviennent les hommes pour signifier les choses dont ils ont les concepts, conduit tout naturellement à vérifier la manière dont la catégorisation du réel s'ordonne selon Aristote à partir de la perception des substances individuelles: les différents genres de catégories ou «prédicaments» sont en effet autant de genres de mots «de première nécessité» et «de première imposition»⁷⁷, autant de genres de mots signifiant les choses⁷⁸. «Tout ce qui signifie se dit de la chose qu'il signifie»⁷⁹, si bien que le petit nombre de «mots simples» qui sont comme des irréductibles par rapport à la profusion infinie des mots signifiant les choses sensibles infinies, suffisent à distribuer tous les modes de l'attribution de noms aux choses (selon la substance, selon la quantité, selon la qualité, etc.). Or, comme l'a montré clairement Boèce au début de son commentaire du traité aristotélicien des *Catégories*, il reste alors aux instituteurs du langage à franchir encore une dernière étape, au-delà de l'imposition qui englobe tous les genres de noms donnés aux choses; sans quoi, la genèse du langage humain ne serait pas complète. La division des mots imposés *secundum significationem* étant achevée, le moment est venu de considérer les mots à leur tour et de procéder à une «seconde imposition», afin de désigner les noms eux-mêmes par d'autres noms⁸⁰. C'est là,

77. Voir Ebbesen 1990: 156. Pour la conception des catégories dans la logique de Hobbes, voir Pécharman 1995.

78. Voir Boèce, *In Categorias Aristotelis Libri Quatuor*, Liber Primus, Patrologia Latina 64, 159 A- 163 C.

79. Boèce, *In Categorias Aristotelis Libri Quatuor*, Liber Primus, Patrologia Latina 64, 162 D.

80. Boèce, *In Categorias Aristotelis Libri Quatuor*, Liber Primus, Patrologia Latina 64, 159 C: «est prima positio, ut nomina rebus imponerentur, secunda vero ut aliis nominibus ipsa nomina designarentur».

comme l'a écrit Sten Ebbesen, «l'invention du métalangage»⁸¹. Le modèle fondé sur la théorie de la première et de la seconde impositions des noms va rendre de la sorte possible la réduction critique de tous les discours confondant en un seul les deux plans distincts du langage-objet et du métalangage. Mais, dans la logique terministe, l'application de ce modèle à la résolution des énoncés fallacieux requiert que l'on passe de la considération de la seule signification des mots, à la considération de leur supposition dans les énoncés où ils figurent: comme on l'a vu, étant donné que, comme signe, le terme peut être utilisé afin de supposer pour la chose qu'il signifie, il convient toujours de rechercher si les termes d'une proposition donnée sont pris ou non pour une ou des choses qu'ils signifient. Or, il apparaît ainsi qu'un même terme (*e.g.* "homme") peut supposer de deux manières distinctes, soit pour l'un ou plusieurs de ses signifiés, soit pour lui-même⁸². On comprend dès lors qu'il importe surtout de ne pas passer subrepticement de la seconde de ces suppositions, qui est purement autoréférentielle (la supposition dite matérielle), à la première, qui seule renvoie à des choses signifiées (la supposition dite personnelle): pareil passage aurait tôt fait de peupler le monde d'une multitude d'êtres fictifs.

Mais comment Hobbes, dont la logique ne reconduit pas la théorie de la supposition, peut-il espérer parvenir à contrôler l'usage du discours de façon à interdire ce genre de confusion? Sa doctrine de la signification, en rupture avec la sémantique de la logique terministe, permet-elle de proscrire de tels abus de langage? Si elle le peut, c'est paradoxalement en mettant en oeuvre cela même qui la sépare radicalement de la doctrine d'Ockham ou de Buridan, à savoir, un critère sémantique en rupture avec la thèse de la signification des choses elles-mêmes par les noms (qu'ils remplissent cet office directement ou indirectement). En effet, la règle commandant, pour toute attribution d'un nom à une chose existante, qu'il y ait une conception déterminée de cette chose au fondement de sa désignation, est solidaire pour Hobbes d'une limitation de la signification aux pensées que nous avons des choses, et d'un refus d'étendre le *significandum* aux choses elles-mêmes. Or, quand elle est ainsi réglée par une pure nécessité cognitive, l'imposition des noms ne s'arrête pas – et ne peut pas s'arrêter – à la seule dénotation des choses dans le monde: il n'est pas besoin, pour cette augmentation du langage par multiplication des noms au-delà des noms des existants, de suppo-

81. Ebbesen 1990: 161.

82. Voir Jean Buridan, *Sophismes*, Chapitre III, Cinquième sophisme, éd. J. Biard, p. 105.

ser d'autres conceptions, qui seraient d'un rang différent; il suffit de considérer séparément ce qui, dans une chose perçue, peut être la cause ou raison, non seulement de la conception déterminée que sa perception produit en nous, mais aussi, transitivement, du nom imposé pour signifier cette conception. Au principe de l'imposition des différents noms concrets, ou noms de choses dont on suppose qu'elles existent (des noms comme «corpus, mobile, motum, figuratum, cubitale, calidum, frigidum, simile, aequale, Appius, Lentulus» d'après le chapitre III du *De Corpore*⁸³), on découvre ainsi chaque fois un «accidens ... quod subjectum suum denominat»⁸⁴. Pour Hobbes, cette raison ultime de l'imposition d'un nom tel que "album" n'est pas elle-même signifiée par ce nom concret: celui-ci signifie seulement la conception dont l'*accidens* est la cause dans l'esprit, et la doctrine de la proposition du *De Corpore* récuserait la notion buridanienne d'*appellatio*, elle n'admettrait pas cette propriété que les *Sophismata* reconnaissent à un terme comme "album", lorsqu'il suppose dans une proposition pour quelque chose (par exemple pour un homme), de signifier autre chose (la blancheur) que ce pour quoi il suppose⁸⁵. Autre est alors ce pour quoi "album" suppose (une chose blanche) et autre ce qu'il "appelle" (la blancheur): le destin de l'appellation est lié dans la proposition à celui de la supposition, car elle assure la représentation mentale d'une part de signification que la supposition n'enveloppe pas, le signifié secondaire ou formel d'un terme étant "appelé" au moment même où il se trouve exclu par la supposition de ce terme (laquelle se borne au signifié premier ou matériel)⁸⁶. Il n'en va pas de même chez Hobbes, pour qui la raison ultime d'un nom concret ne devient signifiable à son tour qu'en faisant l'objet d'une considération séparée, au moyen d'une nominalisation de la prédication où figure ce nom concret. En effet, la pensée ne se contente pas de former telle conception déterminée, qui est signifiée par un nom concret dans la proposition, elle s'interroge encore sur la raison pour laquelle elle a formé précisément cette conception déterminée de la chose nommée par ce nom concret, plutôt que d'autres différentes: l'union de deux noms concrets dans une proposition la pousse inévita-

83. Thomas Hobbes, *De Corpore* I, *Computatio sive Logica*, c. III, § 3, éd. K. Schuhmann, p. 33. Voir aussi *Leviathan*, c. IV, ed. C.B. Macpherson, p. 106-108.

84. Thomas Hobbes, *De Corpore* II, *Philosophia Prima*, c. VIII, § 23, éd. K. Schuhmann, p. 92.

85. Jean Buridan, *Sophismes*, Chapitre IV, éd. J. Biard, p. 122. Pour l'histoire de la notion d'appellation, voir l'Introduction de J. Biard, p. 23-24.

86. Voir de Rijk 1976 et Maierù 1976.

blement à s'enquérir de la cause pour laquelle son propre mode de conception de la chose individuelle désignée par ces deux noms est tantôt ainsi, tantôt autrement, et dans chaque cas différent d'autres manières de concevoir, que signifieraient d'autres noms. Or, cette recherche n'est pas seulement pour Hobbes à l'origine de la formation des noms abstraits, qui servent à isoler la considération des différences (inhérentes à la chose elle-même) expliquant que cette chose reçoive des noms que toutes les choses ne reçoivent pas (le nom absolument universel "corps" étant toujours sous-entendu, quelle que soit la diversité des noms concrets attribués à cette chose)⁸⁷; elle est aussi à l'origine de la constitution d'une véritable nomenclature des mots propres, ou mots correctement imposés, dont Hobbes décrit l'engendrement dans le *Leviathan* (chapitre IV)⁸⁸. A partir de ce *subject to names* originaire que constitue un corps individuel du fait qu'il est perçu et que sa perception cause dans l'esprit une certaine conception, d'autres types de noms que les noms concrets peuvent être distingués et ordonnés. La typologie ainsi engendrée repose donc tout entière sur le fait que les noms imposés aux choses individuelles perçues ont une signification et que cette signification consiste toujours en un mode déterminé de la conception causée par la perception d'un individu sensible: car sur ce fondement, il reste à introduire de nouveaux noms pour désigner d'une part les causes des diverses manières de concevoir (noms des accidents inhérents aux choses perçues), d'autre part ces modes mêmes de la conception (noms des phantasmes causés dans les esprits par les accidents des choses). On épuise de la sorte tous les types de noms régis par le principe de la signification des pensées: noms des corps conçus, noms des raisons des différentes conceptions des corps et noms des différentes conceptions des corps. Enfin, tous les noms distribués dans ces trois genres de noms pouvant être considérés quant à leur nature même de noms, plutôt que quant à ce qu'ils nomment, la nomenclature des mots propres s'achève par la classe des noms permettant de parler, à leur tour, des noms: la classe des noms de noms ou noms donnés à des noms pris en tant que noms, marque nécessairement la complétude de la typologie élaborée par Hobbes, puisqu'il ne peut plus rien y avoir au-delà du genre des noms dont les objets sont déjà eux-mêmes des noms,

87. Voir *Leviathan*, c. IV, ed. C.B. Macpherson, p. 107 ; *De Corpore I, Computatio sive Logica*, c. III, § 3, éd. K. Schuhmann, p. 32-33.

88. Voir *Leviathan*, c. IV, ed. C.B. Macpherson, p. 106-108.

épuisant à eux tous la totalité du nommable *in re* et *in mente*. Il n'y a rien à ajouter à la classification des noms, quand la relation de nomination se terminant aux choses, ou à leurs accidents, ou aux diverses façons de les concevoir, cède la place à une relation de nomination se terminant aux noms eux-mêmes, qu'ils soient noms de corps, noms d'accidents ou noms de phantasmes. Le système des mots propres trouve sa clôture dans la dualité du langage-objet et du métalangage: dès que s'opère le dédoublement entre les noms-objets et les noms des noms-objets (les méta-noms), la division des classes de noms s'arrête. L'articulation nécessaire chez Hobbes entre la fonction dénotative d'un nom concret et sa fonction conceptuelle, permet donc d'éviter une inflation des existants, en fondant et réglant le processus de multiplication des noms, au-delà des noms des choses corporelles. Sans avoir à changer la formule définitionnelle de la proposition vraie (est vraie la proposition qui unit deux noms d'une même chose), on dispose ainsi du moyen d'élargir son application à la combinaison entre des noms appartenant à une classe homogène, ou noms d'un même genre de *res nominatae*⁸⁹. Nantie du système nécessaire et achevé formé par les quatre genres auxquels se ramènent tous les noms, la logique du *De Corpore* est en mesure de rendre raison des énoncés légitimes et d'assigner les causes de la fausseté: il y aura autant de formes légitimes de la prédication, que de classes de noms, et, corrélativement, autant de formes propositionnelles fausses, que de modes possibles de combinaison entre des noms pris dans des classes hétérogènes, c'est-à-dire entre des "*nomina incohaerentia*"⁹⁰. Les principales figures possibles de la fausseté se prêtent à un dénombrement qui n'a rien d'une suite désordonnée et inachevable, le faux est pour Hobbes réductible à une véritable législation, il se laisse délimiter et parcourir comme un territoire conquis, dont le paysage multiforme ne recèle rien d'inattendu, puisque tout ce qui s'y rencontre dépend de la répétition quasi-machinale du lien prédicatif entre des noms détachés de leurs classes d'appartenance. Le système des mots propres, qui a son origine dans l'imposition de noms à des choses individuelles perçues et sa fin dans l'imposition de noms à des noms, détermine lui-même les seules voies possibles de sa déstructuration, et pour ainsi dire enfante à lui seul le système parasitaire de toutes ses incohérences, privant par là la production du faux d'une véri-

89. Voir *De Corpore* I, *Computatio sive Logica*, c. V, § 2, éd. K. Schuhmann, p. 51.

90. Outre *De Corpore* I, *Computatio sive Logica*, c. V, § 2-9, éd. K. Schuhmann, p. 51-54, voir *Leviathan*, c. V, ed. C.B. Macpherson, p. 114-15.

table autonomie – car il ne s’agit jamais que d’une autonomisation illusoire des noms, comme si leur diversité, leur variété, n’étaient pas déjà réduites.

Par des chemins bien détournés, Hobbes ne reste-t-il pas, du fait d’une telle exigence de contrôle de la formation des discours, dans la lignée de la logique terministe? La fin qu’il poursuit est-elle absolument éloignée de celle visée par Buridan, pour qui la doctrine de la supposition constitue une arme critique indispensable afin de reconnaître toutes les faussetés produites lorsque l’on passe abusivement, dans une même argumentation, de l’un à l’autre de ces deux genres de supposition que sont la supposition matérielle (quand un terme est pris pour lui-même) et la supposition personnelle (quand un terme est pris pour ses signifiés)⁹¹? Dans son article «Note sulla logica di Hobbes», Mario Dal Pra n’a pas hésité à suggérer que la doctrine de l’erreur exposée dans le *De Corpore* pourrait être tenue pour le pur produit d’un terminisme très rigoureux⁹². Sans aller jusque là, sans doute est-on en droit d’avancer que, à défaut d’être présent chez Hobbes comme une doctrine reconnue et avouée, le terminisme y fonctionne au moins en tant que «tradition»: tradition militante, qui se révèle toujours vivace dans la lutte que mène la philosophie de Hobbes contre toutes les formes de fausseté engendrées dans le discours par la confusion entre des noms de rang différent.

Bibliography

Sources premières

- Boèce, *In Categorias Aristotelis libri quattuor*, in *Patrologia Latina* 64: 159-294.
- Boèce, *In librum De interpretatione, prima editio*, in *Commentarii in librum Aristotelis ΠΕΡΙ ΕΡΜΗΝΕΙΑΣ pars prior*, ed. C. Meiser. Leipzig: Teubner, 1877 (aussi *Patrologia Latina* 64: 293-392).
- Boèce, *In librum De interpretatione, secunda editio*, in *Commentarii in librum Aristotelis ΠΕΡΙ ΕΡΜΗΝΕΙΑΣ pars posterior*, ed. C. Meiser. Leipzig: Teubner, 1880 (aussi *Patrologia Latina* 64: 393-640).
- Guillaume d’Ockham, *Somme de logique*, Première Partie, traduction, introduction et notes de J. Biard. Mauvezin: Trans-Europ-Repress, 1988.

91. Jean Buridan, *Sophismes*, Chapitre III, éd. J. Biard, p. 105-106.

92. Voir Dal Pra 1962: 426.

- Ockham's Theory of Propositions, Part II of the Summa Logicae*, translated by A.J. Freddoso and H. Schuurman, Introduction by A.J. Freddoso. Notre Dame – London: University of Notre Dame Press, 1980.
- Hobbes, Thomas, *Leviathan*, edited by C.B. Macpherson. Harmondsworth: Penguin Classics, 1968.
- Hobbes, Thomas, *The Elements of Law Natural and Politic*, edited with a Preface and Critical Notes by F. Tönnies, second edition, with a new Introduction by M.M. Goldsmith. London: Frank Cass & Co. Ltd., 1969.
- Hobbes, Thomas, *Critique du De Mundo de Thomas White*, introduction, texte critique et notes par J. Jacquot et H. W. Jones. Paris: Vrin, 1973.
- Hobbes, Thomas, *Objectiones Tertiae*, dans *Oeuvres de Descartes publiées par Ch. Adam & P. Tannery*, VII, *Meditationes de Prima Philosophia*. Paris: Vrin, 1973: 171-96.
- Hobbes, Thomas, *De Cive. The Latin Version*, a critical edition by H. Warrender. Oxford: Clarendon Press, 1983.
- Hobbes, Thomas, *De Corpore*, édition critique, notes, appendices et index par K. Schuhmann, introduction par K. Schuhmann avec la collaboration de M. Pécharman. Paris: Vrin, 1999.
- Jean Buridan, *Sophismes*, texte traduit, introduit et annoté par J. Biard. Paris: Vrin, 1993.
- Iohannis Buridani Tractatus De Consequentibus*, édition critique par H. Hubien. Louvain – Paris: Publications Universitaires/Vander-Oyez, 1976.
- Leibniz, Gottfried Wilhelm, *Philosophischen Schriften*, herausgegeben von C.J. Gerhardt, IV. Hildesheim: Georg Olms Verlagsbuchhandlung, 1960.

Sources secondaires

- Ashworth, E.J. 1968. "Propositional Logic in the Sixteenth and Early Seventeenth Centuries", *Notre Dame Journal of Formal Logic* IX/2: 179-92.
- Ashworth, E.J. 1969. "The Doctrine of Supposition in the Sixteenth and Seventeenth Centuries", *Archiv für Geschichte der Philosophie* 51: 260 -85.
- Ashworth, E.J. 1974. *Language and Logic in the Post-Medieval Period*. Dordrecht – Boston: D. Reidel Publishing Company.
- Ashworth, E.J. 1981a. "Mental language and the Unity of Propositions: a Semantic Problem Discussed by Early Sixteenth Century Logicians", *Franciscan Studies* 41: 61-96 (rpt. dans Ashworth 1985, chap. VI).
- Ashworth, E.J. 1981b. "'Do Words Signify Ideas or Things?' The Scholastic Sources of Locke's Theory of Language", *Journal of the History of Philosophy* 19: 299-326 (rpt. dans Ashworth 1985, chap. VII).
- Ashworth, E.J. 1984. "Locke on Language", *Canadian Journal of Philosophy* 14: 44-73 (rpt. dans Ashworth 1985, chap. VIII).
- Ashworth, E.J. 1985. *Studies in Post-Medieval Semantics*. London: Variorum Reprints.

- Biard, J. 1989. *Logique et théorie du signe au XIVème siècle*. Paris: Vrin.
- Biard, J. 2000. "Linguistique et logique durant le Bas Moyen-Age", dans: S. Auroux, E.F.K. Koerner, H.-J. Niederehe & K. Versteegh (éds.), *History of the Language Sciences. An International Handbook on the Evolution of the Study of Language from the Beginnings to the Present*, vol. 1. Berlin – New York: Walter de Gruyter: art. 78, 560-72.
- Braakhuis, H.A.G., C.H. Kneepkens, et L.M. de Rijk (eds.). 1981. *English Logic and Semantics, from the end of the twelfth Century to the time of Ockham and Burleigh*. (Artistarium Supplementa I). Nijmegen: Ingenium Publishers.
- Dal Pra, M. 1962. "Note sulla logica di Hobbes", *Rivista critica di storia della filosofia* 17/4: 411-33.
- Ebbesen, S. 1988. "Concrete Accidental Terms: Late Thirteenth-Century Debates about Problems Relating to Such Terms as 'album'", dans: Kretzmann 1988: 107-74.
- Ebbesen, S. 1990. "Porphyry's Legacy to Logic: a Reconstruction", dans: R. Sorabji (éd.), *Aristotle Transformed, the Ancient Commentators and Their Influence*. London: Duckworth: 141-71.
- Geach, P. T. 1956. "The Doctrine of Distribution", *Mind* 65: 67-74.
- Geach, P. T. 1968² (1962¹). *Reference and Generality. An Examination of some Medieval and Modern Theories*. Ithaca, N.Y: Cornell University Press.
- Geach, P.T. 1976. "Distribution and *Suppositio*". *Mind* 85: 432-35.
- Geach, P.T. 1981² (1972¹). *Logic Matters*. Oxford: Basil Blackwell.
- Karger, E. 1991. "Référéncé et non-existence dans la sémantique de Guillaume d'Ockham", dans: J. Jolivet, Z. Kaluza et A. de Libera (éds.), *Lectionum varietates. Hommage à Paul Vignaux (1904-1987)*. Paris: Vrin: 163-76.
- Kretzmann, N. 1967. "Semantics, History of", dans: *The Encyclopaedia of Philosophy*, directed by P. Edwards. London: Macmillan.
- Kretzmann, N. 1970. "Medieval logicians on the meaning of the *propositio*", *Journal of Philosophy* 67: 767-87.
- Kretzmann, N. (éd.). 1988. *Meaning and Inference in Medieval Philosophy*. Dordrecht: Kluwer.
- de Libera, A. (éd.). 1981. *Sémantiques médiévales. Cinq études sur la logique et la grammaire au Moyen Age* (Histoire, Epistémologie, Langage, tome 3, fascicule 1). Presses Universitaires de Lille.
- Maierù, A. 1976. "*Significatio et connotatio* chez Buridan", dans: Pinborg 1976a: 101-14.
- Michon C. 1994. *Nominalisme. La théorie de la signification d'Occam*. Paris: Vrin.
- Minio-Paluello, L. 1972. *Opuscula. The Latin Aristotle*. Amsterdam: Hakkert.
- Moody E. A. 1976² (1953¹). *Truth and Consequence in Medieval Logic*. Westport: Greenwood Press.

- Nuchelmans, G. 1973. *Theories of the Proposition. Ancient and Medieval Conceptions of the Bearers of Truth and Falsity*. Amsterdam – London: North-Holland Publishing Company.
- Nuchelmans, G. 1980. *Late-Scholastic and Humanist Theories of the Proposition*. Amsterdam – Oxford – New York: North Holland Publishing Company.
- Nuchelmans, G. 1983. *Judgment and Proposition from Descartes to Kant*. Amsterdam – Oxford – New York: North Holland Publishing Company.
- Panaccio, C. 1991. *Les mots, les concepts et les choses. La sémantique de Guillaume d'Occam et le nominalisme d'aujourd'hui*. (Collection Analytiques-3). Montréal – Paris: Bellarmin – Vrin.
- Panaccio, C. 1999. *Le discours intérieur de Platon à Guillaume d'Ockham*. Paris: Editions du Seuil.
- Panaccio, C. 2003. "Ockham and Locke on Mental Language", dans: R.L. Friedman et L.O. Nielsen (éds.), *The Medieval Heritage in Early Modern Metaphysics and Modal Theory, 1400-1700*. Dordrecht: Kluwer: 37-51.
- Pécharman, M. 1988a. "Une marginalité équivoque: Destutt de Tracy lecteur de la *Computatio*", dans: *La marge*, Actes du colloque de Clermont-Ferrand publiés par F. Marotin. Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université Blaise-Pascal, nouvelle série, fascicule 27: Clermont-Ferrand: 169-91.
- Pécharman, M. 1988b. "Métaphore et théorie des classes de noms chez Hobbes", *Recherches sur la philosophie et le langage* 9: 99-118.
- Pécharman, M. 1989. "Individu et nom propre selon Thomas Hobbes", *Philosophie* 23: 22-36.
- Pécharman, M. 1992a. "Le vocabulaire de l'être dans la philosophie première: *ens, esse, essentia*". *Hobbes et son vocabulaire. Etudes de lexicographie philosophique*, sous la direction de Y.C. Zarka. Paris: Vrin: 31-59.
- Pécharman, M. 1992b. "Le discours mental selon Hobbes", *Archives de Philosophie* 55: 553-73.
- Pécharman, M. 1995. "La logique de Hobbes et la 'tradition aristotélicienne'", *Hobbes Studies* 8: 105-24.
- Pinborg, J. (ed.). 1976a. *The Logic of John Buridan*. Copenhagen: Museum Tusulanum.
- Pinborg, J. 1976b. "Some Problems of Semantic Representations in Medieval Logic", dans: H. Parret (éd.), *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*. Berlin – New York: Walter de Gruyter: 254-78. (rpt. dans idem, *Medieval Semantics*. London: Variorum Reprints 1984, chap. VIII).
- de Rijk, L.M. 1967a. *Logica Modernorum. A Contribution to the History of Early Terminist Logic*, vol. II/1: *The Origin and Development of the Theory of Supposition*. Assen: Van Gorcum.
- de Rijk, L.M. 1967b. *Logica Modernorum. A Contribution to the History of Early Terminist Logic*, vol. II/2: *Texts and Indices*. Assen: Van Gorcum.
- de Rijk, L.M. 1976. "Buridan's Doctrine of Connotation", dans: Pinborg 1976a: 91-100.

- de Rijk, L.M. 1992. "John Buridan on Universals", *Revue de métaphysique et de morale* 1: 35-59.
- Schuhmann, K. 1998. *Hobbes: une chronique*. Paris: Vrin.
- Scott, T.K. 1966. "Introduction", in idem (trad.), *John Buridan: Sophisms on Meaning and Truth*. New York: Appleton.
- Spade, P.V. 1988. "The Logic of the Categorical: The Medieval Theory of Descent and Ascent", dans: Kretzmann (éd.) 1988: 187-224.
- Trentman, J.A. 1976. "The Study of Logic and Language in England in the Early 17th Century", *Historiographia Linguistica*, 3/2: 179-201.
- Watkins, J.W.N. 1965. *Hobbes's System of Ideas*. London: Hutchinson University Library.